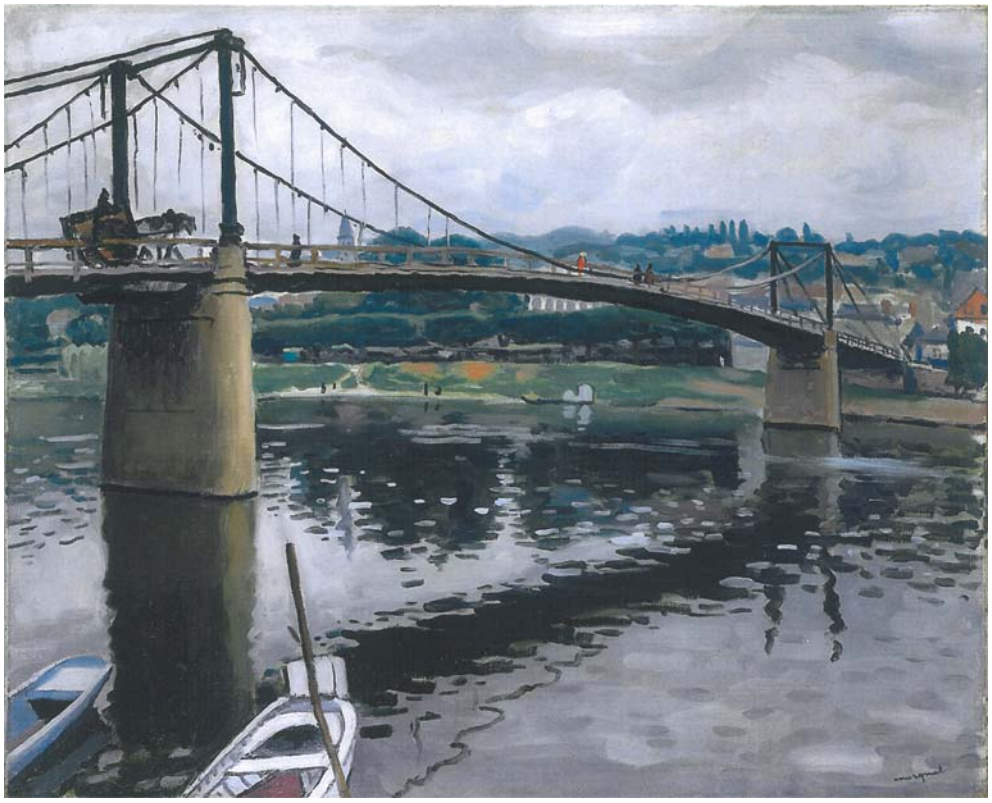


Albert Marquet, le pont, 1931.

Les Cahiers de TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE N° 6

Septembre 2014

SOMMAIRE

EDITORIAL
2 - Histoire locale, Histoire nationale
MEMOIRES VIVES
3 - Françoise Del Rio se souvient de son enfance
CONFERENCES
10 - Le poilu et les monuments aux morts des Yvelines
14 - La Seine-et-Oise et les Parisiens
HOMMAGES
17 - Albert Marquet, «*A cause des fenêtres*…»
21 - Deux Egyptiens à Triel (1914-1915)
HORS LES MURS
25 - Un château qui a beaucoup d'histoires à raconter
- Généalogie et Histoire locale à Meulan-en-Yvelines
ANIMATIONS
26 - Un rallye pédestre à Triel
- Les journées européennes du Patrimoine 2013
27 - TMH à l'école élémentaire Camille Claudel
- Les causeries du lundi aux Tilleuls
PATRIMOINE
28 - La chapelle Sainte Anne préservée
- Un parcours «*Découverte du patrimoine triellois*»

TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE - Association historique de Triel-sur-Seine,
régie par la loi de 1901 est déclarée au J. O. du 17 juillet 2008 sous le n° 1701.
Affiliée à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines Histoire des Yvelines.
Site Internet : http://trielmemoirehistoire.fr - Adresse : 26, rue des Créneaux, 78510 Triel-sur-Seine.
09-2014

Editorial

Histoire locale, Histoire nationale…

L'automne a commencé avec un programme strictement triellois : forum des associations, premier rallye pédestre des deux rives de Seine, week-end du Téléthon, journées du patrimoine. Quatre temps forts d'activités locales, ouverts sur le monde associatif, sur la vie et ses aléas et sur la richesse du passé. Ils ont fortement ponctué notre premier trimestre.

Par ailleurs, il faut bien penser à soi pour mieux servir les autres, alors nous nous sommes formés en interne pour utiliser l'outil Internet avec plus de dextérité et retrouver en chemin nos ancêtres, avec l'aide de la généalogie, moment où l'on se replie sur soi pour mieux rencontrer ceux qui nous ont précédés.

Nos conférences ont ponctué l'année de rencontres avec les Triellois et d'autres auditeurs attentifs et curieux.

Nous avons sillonné la Seine-et-Oise et croisé les parisiens friands de campagne et de bon air ; en empruntant «le chemin de fer de Paris à Saint Germain» nous avons pu admirer les belles demeures construites à la demande de ces Parisiens qui fuyaient les bruits et les mauvaises odeurs de la capitale et cherchaient déjà le calme de la proche banlieue.

Enfin, les échos de Paris pendant la Révolution de 1789, sont venus jusqu'à nous en montrant ses excès, mais aussi ses bienfaits : abolition des privilèges, unification de nos provinces, organisation de l'Administration….

L'histoire de notre ville est intimement mêlée à l'Histoire de France, ce n'est pas une histoire parallèle, mais une histoire conjointe qui est vécue ; l'Histoire locale ne peut être comprise qu'accompagnée et éclairée par l'Histoire nationale.

Que chacun de nos adhérents soit remercié pour son implication et sa participation au succès de nos manifestations. Que chacun de nos fidèles «auditeurs-spectateurs-lecteurs» soit aussi remercié pour leur soutien et, en attendant les «découvertes» de la saison prochaine, nous vous souhaitons une très bonne lecture de ce nouveau cahier, le sixième !

Danièle HOULLEMARE
Présidente

1

2

3

1 - *La Seine-et-Oise et les Parisiens*, une conférence de Françoise Desmonts le 12 octobre 2013 (page 14).

2 & 3 – Une exposition Maupassant a accompagné la causerie de Marlo Johnston le 5 octobre 2013.

Mémoires vives

Françoise Del Rio se souvient de son enfance à Triel

Mes grands-parents Solleret habitaient au 211, rue Paul Doumer, ils avaient 5 enfants. Mes grands-parents Régnier habitaient au 185 rue Paul Doumer, ils avaient 3 enfants. Ma grand-mère Solleret, lorsqu'elle s'est retrouvée seule et âgée est venue habiter une petite maison au 7 rue de Seine, mes parents Robert Solleret et Jeanne Régnier sont nés tous deux à Triel. Mon père était installé plombier couvreur au 234 bis rue Paul Doumer. Il a employé beaucoup de Triellois et formé de nombreux apprentis.

234 bis, rue Paul Doumer à Triel.

Moi, je suis née au 234bis, rue Paul Doumer où j'habite toujours. Ma naissance a un peu bousculé ma grand-mère maternelle qui était fleuriste (entreprise de jardiniers – horticulteurs - paysagistes, rue Galande). Six jardiniers y travaillaient et aussi mon grand-père et mon oncle.

Mme Régnier dans son jardin du Clos.

En effet, c'était la veille des Rameaux et à cette époque, on déposait sur les tombes, le jour des Rameaux, des petites couronnes de buis garnies d'immortelles, après la bénédiction à la messe des Rameaux. Je lui ai un peu compliqué son travail ! Mon enfance a été heureuse avec ma grande sœur, Yvonne et mon grand frère, Maurice.

Les jardiniers de l'entreprise Régnier.

Dans les années 1930-1940, le confort dans les habitations n'était pas parfait. Mon père étant plombier, nous avions la chance de profiter d'une salle de bain (on ne disait pas une salle d'eau), du chauffage central (au charbon et bois). Notre cuisine, aménagée par mon oncle Edouard Lecomte (menuisier, ébéniste) était rationnelle. La lampe électrique qui nous éclairait avait un système de contrepoids qui permettait de la monter et descendre, cela facilitait, la lecture, la couture.

Quelques souvenirs importants pour moi sont restés dans ma mémoire.

Les petites filles portaient des culottes *Petit Bateau* qui tenaient par des boutons sur une sorte de corset à bretelles ; je ne supportais pas ces corsets et avec des ciseaux, j'enlevais les baleines et le résultat était un peu bizarre !... Le problème, c'est que ma tante Mme Edouard Lecomte (sœur de mon père) était corsetière et fournissait toute la famille en corsets, j'avais donc droit après mes exploits, à un nouveau corset et de nouvelles baleines.

La Loterie Nationale a débuté après la guerre de 1914, pour aider les soldats qui avaient été gravement blessés. Cela s'appelait *Les Gueules Cassées*. Lorsque les premiers postes de radio sont arrivés, mes parents qui en avaient un, le mettaient sur le trottoir, devant la maison de M. et Mme Lemire au 232 de la rue Paul Doumer et chacun sortait sa chaise pour écouter les résultats, persuadé de gagner. Moi, ce qui me plaisait, c'était de m'installer sur le trottoir, j'avais 4 ou 5 ans.

Les Noëls, ce sont de beaux souvenirs. Quelques jours avant Noël, mon père (couvreur) montait sur le toit. Par

la cheminée, il descendait un cordage avec un crochet et j'accrochais ma lettre. Le *Père Noël* me posait des questions sur ma sagesse, sur l'école (je n'étais pas très fière) et j'attendais le grand jour (nous avons continué cette coutume avec mon mari pour les enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants). Le sapin n'arrivait pas un mois avant, mais la nuit de Noël : le matin, c'était la joie. Il y avait les cadeaux, mais toujours un petit paquet destiné à une petite copine, moins gâtée que moi. La veille de Noël, mon père installait des braseros dans l'église à différents endroits, qui brûlaient toute la journée, pour réchauffer l'église avant la messe de minuit. Il les laissait s'éteindre doucement avant l'office.

Françoise Solleret en 1936 en compagnie de sa mère.

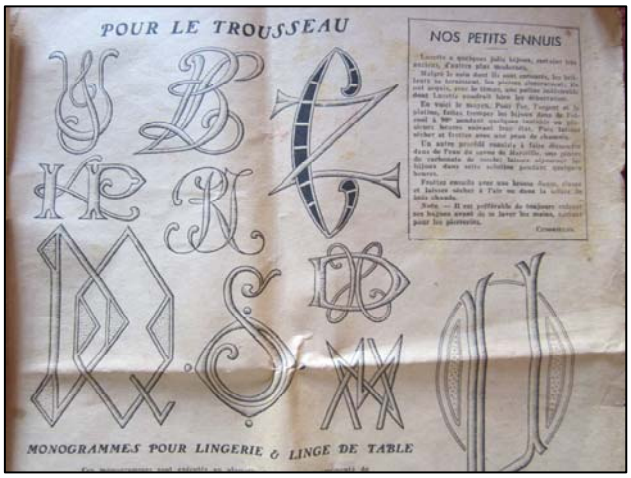
Petite, j'étais abonnée à *La Semaine de Suzette*. Avec mon frère, j'ai été habituée aux bandes dessinées (*Bicot*, *Les Pieds Nickelés*, etc.). J'aimais bien aussi le canard Gédéon et Bécassine. Ensuite, je suis passée à la *Bibliothèque Rose* (la Comtesse de Ségur), la *Bibliothèque Verte,* sous la surveillance de ma mère. Les femmes lisaient *Le Petit Echo de la Mode*, *La Veillée des Chaumières*, des revues sur le tricot, la broderie, le crochet. Il existait également l'*Illustration*.

Par mon père, j'ai beaucoup entendu parler de la guerre 1914-1918. Il avait de nombreux souvenirs que j'ai conservé (*ci-dessous : photos, courriers, des tableaux et travaux de broderie de M. Solleret pendant sa captivité à Nordenham brodés sur des mouchoirs pendant sa captivité*).

Travaux de broderie de M. Solleret pendant sa captivité à Nordenham.

Nous étions loin de penser que mon frère, mon beau frère partiraient en 1940 et que mon mari participerait à la guerre d'Algérie.

Mon père, M. Solleret a sauvé 2 petits garçons rue Galande qui étaient montés dans une voiture. Il n'y avait pourtant pas beaucoup de voitures à l'époque,



mais il y en avait une, stationnée rue Galande, lui, travaillait dans la rue, au-dessus du viaduc. Il a entendu des hurlements. Il est sorti. Les enfants avaient desserré le frein et la voiture était dans le sens de la descente. Mon père a couru, il a réussi à monter sur le marchepied et a serré le frein à main. Il a été décoré, d'une part parce qu'il faisait de l'éducation physique et d'autre part pour ce sauvetage avec lettre de félicitations et mention au Bulletin Officiel.

Les distractions étaient nombreuses, des fêtes, des cavalcades, des banquets. Le 14 juillet, la fête foraine avait lieu sur la place du marché, très grande, de nombreux manèges, beaucoup d'attractions. Le bal du 14 juillet se tenait sur la place de la Mairie. La fête de Pissefontaine était célèbre ; c'est là que la fête du Flan a débuté, reprise ensuite en septembre, à Triel. Il y avait également les fêtes de sociétés de gymnastique, les défilés de chars fleuris.

Mon père a eu différentes voitures, certaines que je n'ai pas connues, je n'étais pas née ; celles que j'ai connues, étaient plus confortables et nous allions à la mer.

Mon père m'a appris à nager en bas de la rue de Seine. Nous descendions le soir après le travail, il montait dans une barque, il m'attachait avec un cordage et me mettait à l'eau. La Seine était claire, on voyait le fond. Ensuite, je suis allée retrouver le groupe de M. Lusse, nous étions nombreux, les plus téméraires avec l'autorisation de M. Lusse, allaient jusqu'à la première pile du pont. Les deux sœurs jumelles, Mesdemoiselles Félix étaient des championnes.

Je suis allée à l'école maternelle rue du Pont. J'ai peu de souvenirs, sauf de la personne qui nous surveillait, la grand-mère de Monique Mauger (Mme Isse). Elle avait une grande robe noire et un grand tablier.

A l'école, rue des Créneaux, c'est Melle Nivet (photo ci-contre) qui m'a appris à lire, à écrire et m'a fait aimer la lecture. Elle m'a prise sous son aile, j'allais chez elle prendre des cours. Je me souviens très bien de son visage et de sa voix. Elle m'a encore aidé lorsque je suis passée dans la classe supérieure, elle me sentait mal à l'aise et complexée, je lui dois beaucoup.

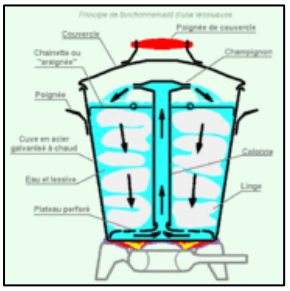
Pendant les jeunes années de mon existence, les relations de voisinage étaient agréables, amicales, par exemple : Mme Lemire, (baptisée Mimi), venait étaler sa lessive dans notre jardin, je passais beaucoup de temps chez elle. Parmi nos voisins, il y avait au 234 rue Paul Doumer, Mme Willay, nos maisons sont côte à côte, car à l'origine, le 234 et 234 bis étaient une seule et unique maison. Au décès de son mari, Mme Willay a décidé de louer le rez-de-chaussée et le premier étage et de s'installer au second : erreur ! Le problème, c'est qu'elle était petite et très forte, et petit à petit, elle a continué à grossir et ne pouvait plus descendre les escaliers. Tous les voisins lui rendaient service. Nous faisions ses courses. Sa fenêtre de cuisine et notre balcon étaient proches : à l'aide d'un long bâton fabriqué par mon père, avec un crochet, nous lui passions de petites choses qui lui manquaient dans un sac. Lorsque les commerçants passaient (laitiers, épiciers, charcutiers), elle descendait un panier par la fenêtre avec la liste de ses courses et le porte-monnaie. Cela toujours à l'aide d'un long cordage donné par mon père. J'ai passé beaucoup de temps chez Mme Willay qui me parlait d'elle et de son mari.

Christiane Stéphanie, *Nenette* Hue et Françoise Solleret vers 1941-42.

Après le décès de ma grand-mère maternelle, Constance Régnier, mes parents ont divisé la maison du 185 rue Paul Doumer en appartements. Au premier, habitaient M. et Mme Tissot, les parents de Jeannine Prévost, encore un point de chute pour moi, car j'allais voir le bébé tous les jours. Au rez-de-chaussée, habitait Mme Hue, une cousine de notre famille. Elle travaillait chez M. et Mme Esbrat à l'Hôtel du Commerce. Mme Hue était veuve et vivait avec sa fille surnommée *Nenette* qui était aveugle et gagnait sa vie en faisant des tricots commandés par les Triellois. Pour compter ses rangs, elle avait à sa ceinture, une sorte de collier de perles et à chaque rang, elle poussait une perle. Nous allions la chercher et elle passait l'après-midi chez nous.

Finalement, j'étais chez moi dans tout le quartier. En face de chez nous, dans la maison des gardiens, de la Villa Lysley (185 bis rue Paul Doumer) habitaient M. et Mme Philbert, ils me paraissaient très âgés et pourtant ils s'occupaient de la propriété qui n'était pas habitée toute l'année. Les propriétaires étaient la famille Driguet, (les moteurs Driguet).

Chez nous, venait une laveuse (pas une blanchisseuse dont c'était le métier). La laveuse allait à domicile aider aux lessives. Chez nous venait Mme Laboue (son mari travaillait chez mon père). Ils habitaient le quartier de la *Maison Neuve*. Nous avions une buanderie avec un lavoir de deux bacs, un petit poêle sur trois pieds qui recevait la lessiveuse où l'eau bouillante retombait sur le linge blanc par une sorte de pomme d'arrosoir. Pour blanchir le linge, au rinçage, on mettait dans l'eau une boule bleue.



Venait de temps à autre Mme Marie Dupré, couturière, veuve de la guerre de 1914, elle n'a jamais retrouvé le corps de son mari. Elle avait une petite pension qu'elle complétait en faisant de la couture chez les uns et les autres. Elle arrivait le matin, s'installait dans la cuisine, près de la fenêtre avec la boîte à ouvrages, reprisait les chaussettes avec un œuf en bois, recousait les boutons et tout en travaillant, elle commentait la vie trielloise. Elle déjeunait avec nous et partait le soir. Son surnom était *Prépré* (voir M. Juste Subias). Mme Dupré était également chaisière à l'église : à cette époque, il fallait payer sa chaise à l'église (cinq sous). Certaines personnes réglaient à l'année, elles avaient une petite plaque en cuivre sur leur prie-Dieu avec leur nom. Mme Dupré passait avec une aumônière en velours rouge, elle rendait la monnaie. Le dimanche à la grande messe, le pain béni faisait partie des traditions.

Il existait également des repasseuses qui se rendaient à domicile. Chez nous, c'était Germaine Nicolas qui vivait avec sa maman, Mme Nicolas (elle avait un frère et trois sœurs dont Mme Stéphanie) elle venait un après-midi par semaine, c'était une personne très courageuse. Pendant l'occupation pour se chauffer, elle montait avec une brouette dans les bois de l'Hautil ramasser du bois et elle redescendait avec son chargement.

En fonction des évènements, le garde-champêtre passait, annonçant bonnes ou mauvaises nouvelles d'un «*Avis à la population*». Il se postait en haut de la rue de Seine. J'ai connu M. Bricault. Il se signalait par des roulements de tambour. Il a aussi été suisse à l'église. Puis, ce fut M. Delforges, avec une cloche et un clairon. Le dernier garde-champêtre dont je me souviens était M. Campillo : il a précédé la police municipale.

Je me souviens du rémouleur. Il transportait son matériel à l'aide d'un vélo aménagé et il affûtait les couteaux et autres outils. Il pédalait pour faire tourner la meule. Il venait aussi dans le quartier, un étameur. Son matériel était dans une sorte de voiture à bras couverte. Son travail consistait à recouvrir les ustensiles d'une couche métallique, (peut être de l'étain ?). Pendant l'Occupation, il fallait porter à la mairie tout ce qui pouvait servir à l'occupant. Ma mère ne voulait pas donner ses casseroles en cuivre. Elle les a fait étamer, elles sont devenues grises ; mais nous n'avons jamais pu les remettre dans l'état d'origine. J'ai toujours ces casseroles.
Les ordures étaient ramassées par le charbonnier avec une voiture à cheval.

Cauchefer - Nénette Albert - Linais.

Les boutiques du quartier, j'avais le droit d'y aller seule. On pouvait facilement traverser la rue. Mon point d'attache était en haut de l'impasse des Hutins, la quincaillerie Linais, le paradis ; M. et Mme Linais, je les appelais «tonton et tata Linais». La boutique se divisait en deux parties : à droite, tout l'outillage, des tiroirs avec des vis, des outils, tout un matériel. Il y avait aussi des lessives, l'eau de Javel, les produits d'entretien. A gauche, il y avait la vaisselle, les vases, services de table et de verres et services à café, etc. tout ce qui était fragile. A Noël, même des jouets. Mme Linais m'a appris à faire des cache-pots avec des morceaux de verre et de carrelage cassés. Leurs neveux, M. et Mme Doufils qui ont succédé à M. et Mme Linais sont restés nos amis jusqu'à leur décès à la maison de retraite des Tilleuls, de Triel.

***N**énette* Albert était ma seconde boutique de prédilection. J'avais une liste de commissions, les fruits étaient en vitrine et les légumes à gauche, dans des caisses posées sur le sol. Des vitrines contenaient l'épicerie et la balance avec l'aiguille qui se déplaçait. Nénette avait toujours une blouse bleue croisée et attachée dans le dos. Pendant l'Occupation, les enfants avaient le droit chaque mois, avec des tickets, à deux barres de chocolat avec une pâte rose à l'intérieur. Ce n'était pas de la pâte d'amande, malheureusement ! Nénette me faisait signe, lorsqu'elles étaient arrivées. J'en mangeais une et je gardais la deuxième pour l'envoyer à mon frère dans un colis en Allemagne.

Chez Cauchefer, nous achetions nos chaussures.

Le cinéma (le Régional) était tenu par la famille Poher. Notre cousine, Mme Petit m'emmenait quelque fois le dimanche après midi voir un film.

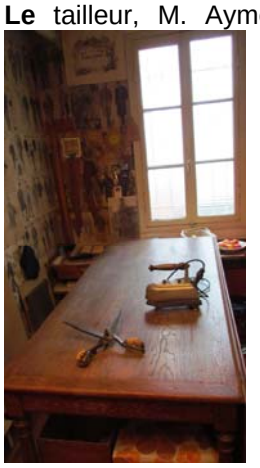
J'allais souvent chez Mme Maës, la fleuriste (cousine d'une tante) au 169 rue Paul Doumer. Elle faisait des présentations avec des œillets qu'elle appelait *le Nid.* Avant le cabinet du Dr Ecobichon, (169 rue Paul Doumer), il y avait la boucherie Noël et encore avant une boutique dont peu de monde se souvient ; c'était la boutique Félix. M. Félix travaillait à l'extérieur, sa femme vendait des articles religieux. Ils avaient trois filles dont les deux jumelles qui nageaient très bien.
Fifine Lehmann, la marchande de journaux, m'impressionnait quand elle surgissait de sa cuisine.

***Fifine* Lehmann devant le 228, Grande Rue à Triel.**

***L**'Article de pêche* au 224 rue Paul Doumer, M. Bourbon était souvent devant sa porte.
La boulangerie Delattre avait un comptoir en marbre blanc et noir.
Certaines boutiques étaient très belles, la pharmacie de la rue du Pont avec ses meubles en chêne, ses bocaux anciens en porcelaine, avec le nom de chaque produit. C'est une boutique qui a marqué ma mémoire.

Pharmacie du 6 rue du Pont (1948).

Le tailleur, M. Aymé n'avait pas une boutique qui intéressait les enfants mais plutôt les adultes, les hommes ne se faisaient pas faire de costumes régulièrement. Je suis allée dans la boutique avec mon père. Je me rappelle de la grande table, la pelote d'épingles et le costume découpé sur la table. On connaissait M. Aymé comme chef de la fanfare. Mon frère jouait du saxo. La famille Aymé était proche de ma mère car elle était amie avec les deux sœurs de M. Aymé père, Jeanne et Yvonne. C'est maintenant que nous apprécions les souvenirs que M. Aymé a su conserver.



La boutique Delor, anciennement Royer, avec ses vitrines et ses comptoirs en chêne. Un beau magasin également, l'épicerie Portebois. Mme Portebois trônait derrière sa caisse avec une grande tresse autour de la tête, toujours habillée de vêtements foncés.

La boutique Delor, anciennement Royer.

Le bourrelier : on le voyait travailler le cuir à travers sa vitrine.

La boutique qui nous intéressait mais qui était à cette époque plus moderne, c'était l'épicerie Laurent parce qu'il y avait une vitrine entière consacrée aux friandises et la boutique était ouverte aux heures où nous allions à l'école (roudoudou, bâton de zan, boîte de coco en métal, sucettes, etc.).

Je voudrais revenir sur des personnes très dévouées qui sont passées dans l'oubli, exemple Melle Madeleine Groshenry. Elle habitait rue Galande, elle consacrait tout son temps aux jeunes, elle faisait le catéchisme, le patronage le jeudi et le dimanche, elle se chargeait des enfants à l'église. Elle s'est principalement occupée de la génération de ma sœur, mais nous l'avons eu pour nos premières années de catéchisme. Elle a été remplacée par Melle Langlois Marcelle qui était aussi professeur à l'école Notre-Dame, après le départ des religieuses. Elle s'est occupée du catéchisme, des enfants pendant la messe, et des *Ames Vaillantes.* Elle a eu peu de monde pour l'accompagner lors de son décès.

***Les Ames Vaillantes* autour du père Hérissé et de Melle Langlois (au centre).**

Les obsèques à Triel, ce sont aussi des images de ma mémoire. Pour la cérémonie à l'église, il y avait plusieurs classes.

1 - La 1ère classe, tentures au domicile de la personne décédée et également de grandes tentures sur le porche de l'église avec des franges argentées retenues par de grandes embases. La première lettre du nom de famille était affichée au dessus du porche. Les tentures étaient noires ou grises. Le corbillard tiré par des chevaux était également garni de tentures et le cocher était en habits d'apparat. Les couronnes étaient accrochées autour du corbillard.

On appelait le jardinier *Le pape.*

2 - La seconde classe était plus simple, avec des tentures plus sobres, toujours le corbillard et les chevaux.

3 - La dernière classe était sans fioriture, avec le corbillard simple, Les cercueils étaient fabriqués par les menuisiers triellois. Les faire-parts étaient bordés d'une large bande noire : y figurait toute la famille et les amis du défunt. Ils étaient adressés aux proches, aux amis, aux connaissances et n'étaient pas affichés dans les magasins. L'ensemble des Triellois étaient avisés par un second faire-part, grandeur carte de visite, qui était distribué dans les boîtes aux lettres par une personne qui complétait son salaire (je me souviens de M. Langlois, père de Micheline Langlois, épouse Berthonnet). Le jour des obsèques, on se réunissait chez le défunt. Une anecdote moins triste au sujet des obsèques à Triel : chez mes grands-parents horticulteurs - paysagistes, il y avait plusieurs jardiniers dont un surnommé *Le Pape*. Pourquoi ? Je l'ignore. C'était un cas, un homme très sympathique et gentil, mais très facétieux, il aimait faire des plaisanteries et ne s'en privait pas, la dernière a été le jour de ses obsèques. Il avait déposé une somme d'argent au café *chez Titine* au 96 rue Paul Doumer (l'ancienne Grande Rue) où il avait ses habitudes. Cet argent était déposé afin que le jour de ses obsèques, ses amis trinquent à sa santé à condition que l'on mette dans son cercueil une bouteille de champagne. Ce qui fut fait. Le corbillard tiré par des chevaux, montait la rue Galande vers le cimetière et, passé le pont du chemin de fer, presque en face de son domicile (il habitait cette rue), le bouchon de champagne a sauté avec bien sûr, un bruit insolite, venant du cercueil, provoquant la panique de ceux qui suivaient et l'hilarité des autres. Il a ainsi terminé son voyage sur la terre par une dernière plaisanterie.

Les fêtes religieuses étaient marquées par des cérémonies importantes. Exemple pour la Fête-Dieu, il y avait de grandes processions, des autels étaient installés dans les rues, appelés des *reposoirs*. Nous faisions des pauses et jetions des pétales de roses.
Il y avait également des missions : elles duraient deux à trois jours et avaient un thème. Les prêtres prêchaient. Pour exemple : Ste Thérèse, ses reliques étaient exposées dans l'église, nous faisions des tableaux vivants. J'ai eu l'honneur en 1938 ou 1939 de représenter Ste Thérèse.
Tout cela, accompagné de prières et de chants. Lorsque j'allais à l'école des filles, rue des Créneaux, c'est Françoise Subias, Mme Lefevre, qui me prenait au passage avec son frère Juste. A l'ouverture de l'école Notre-Dame, j'ai tout de suite été inscrite. J'ai fait ma scolarité avec les religieuses et après leur départ avec des professeurs laïcs. Melle Drecque a été la première directrice après le départ des religieuses, d'autres se sont succédées depuis. J'ai continué mes études aux Oiseaux.
J'ai fait ma première communion en 1942 sous l'Occupation, pas facile de trouver une toilette. Donc c'est Cécile Janin qui m'a prêté robe et voile.
Lors des années où je suis passée de l'école Notre-Dame de Triel à celle de Verneuil (cours Alix Le Clerc) sous la houlette de ma cousine religieuse, j'ai eu la chance grâce à mes parents de faire partie du groupe d'élèves et de religieuses qui a représenté «Notre-Dame des Oiseaux» de Verneuil pour assister à la béatification d'Alix Le Clerc, fondatrice avec Saint Pierre Fourier de la première école pour les petites filles riches ou pauvres, devenues les écoles *Notre-Dame des Oiseaux* dans le monde entier.

Pierre Fourier est un religieux catholique lorrain, né à Mirecourt, le 30 novembre 1565 et mort à Gray, le 9 décembre 1640. Il est considéré comme pionnier en matière d'éducation (promotion de l'enseignement des filles et de la méthode pédagogique dite «simultanée»), béatifié le 29 janvier 1730 par le pape Benoît XIII et canonisé le 27 mai 1897 par le pape Léon XIII.
Alix Le Clerc, née le 2 février 1576 à Remiremont et morte le 9 janvier 1622 à Nancy, est une religieuse lorraine sous le nom de Mère Thérèse de Jésus. Éducatrice, créatrice d'écoles, elle fonde un ordre religieux d'enseignantes, la congrégation de Notre-Dame. Elle a été béatifiée en 1947 par le pape Pie XII.
Pour enseigner et se regrouper avec d'autres jeunes filles pieuses, Alix Le Clerc fonda la congrégation des Chanoinesses de Saint Augustin.

St Pierre Fourier .

Bienheureuse Alix Le Clerc.

A g. Françoise Solleret en Ste Thérèse de Lisieux.
A d. une mission paroissiale.

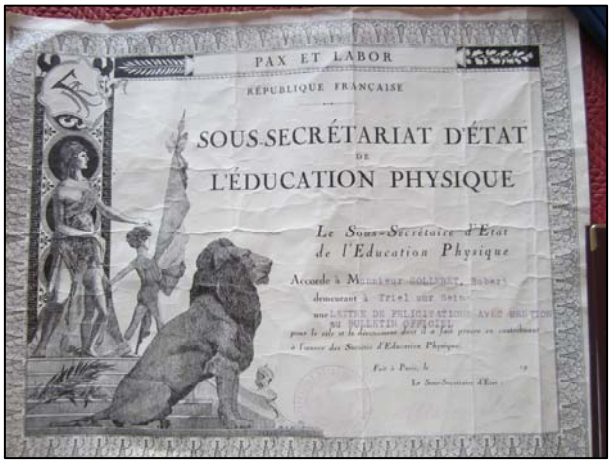
Le 28 avril 1947, nous avons donc pris «la Route de Rome» avec le Train Bleu. Escale et visite de Florence, superbes souvenirs, puis Assise avec le tombeau de Saint François et le jardin où Sainte Claire est décédée. Que d'émotions !
Enfin Rome, tout un programme, visite de la ville, le Colisée, St Louis des Français, messe dans les catacombes, visite guidée du Vatican et la cérémonie de la Béatification très émouvante, retransmise à la TSF (ancien nom de la radio). Nous étions toutes, bien excitées, les religieuses et les élèves, une foule énorme venue du monde entier a participé à la cérémonie.
Nous avions des places réservées tout près du Pape dans le chœur de la Basilique St Pierre. Le curé de Poussay (village lorrain où la première école a été ouverte en 1598) était parmi nous. L'immensité de St Pierre nous a laissé sans voix, nous prenions des photos, les unes des autres pour montrer à nos proches, combien nous étions petites. Nous avons repris le Train Bleu, le 10 mai 1947, le cœur rempli d'émotion et de souvenirs. (*Pour la petite histoire : nous étions toutes persuadées que nous allions rentrer au couvent).*
Toutes ces années depuis ma naissance en 1931, se sont passées dans l'insouciance jusqu'à la Seconde Guerre en 1940, l'Exode, l'Occupation, le mari de ma sœur prisonnier (absent 8 ans) qui n'a pas connu sa

Rive gauche, le pont aux chèvres.
On voit à gauche le traîneau avec les cartables.

Cérémonie de béatification d'Alix Le Clerc dans St Pierre de Rome.

petite fille née en décembre 1940 et décédée 6 mois après (pas question à l'époque d'aller à l'hôpital, le médecin faisait ce qu'il pouvait !).
Ma petite nièce a été mon premier contact avec la mort : j'avais neuf ans et demi. Il y a eu aussi le départ de mon frère en Allemagne et nombreux sont les souvenirs de cette époque : les alertes et le couvre-feu le soir. Mon père élevait des poules et des lapins, faisait des légumes, et nous arrivions à manger.
Papa faisait sécher les peaux des lapins et M. Degressac, fourreur, qui habitait Pissefontaine, m'avait fait une veste avec les peaux de mon père. J'ai encore une photo avec cette veste que j'ai gardée longtemps.
Nous avions à Triel, beaucoup de couturières qui faisaient des miracles avec d'anciens vêtements. Il était difficile de trouver des vêtements et elles arrivaient à nous faire des robes. On avait des tickets pour le pain, pour la viande etc. Il n'y avait pas de bas : les femmes se teignaient les jambes et marquaient la couture avec un pinceau.
Puis il y a eu la période des bombardements, les séjours dans les abris, la montée aux carrières, les malades à transporter ; mon père a monté un malade dans une voiture à bras. Il y a eu le séjour dans les carrières, le décès de mon oncle Edouard Lecomte, tué à la Libération. Dans la famille, la joie de la Libération a été ternie par ce drame.

Il y aurait tant à raconter sur ces années, mais c'est un autre sujet et ce n'est plus mon enfance insouciante. La vie a continué avec des joies, des peines. Les uns nous ont quitté, les autres sont venus au monde, la guerre d'Algérie est arrivée (difficile pour notre jeune couple).
Puis enfants, petits-enfants, arrières-petits-enfants, sont devenus le fil de notre vie. Les souvenirs persistent et c'est un grand film qui passe très souvent dans ma tête. Malgré mon âge, tout est présent et il y aurait encore tellement de choses à raconter.
Peut-être que je vais écrire un livre ?..... Je plaisante.


PAX ET LABOR
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
SOUS-SECRÉTARIAT D'ÉTAT
DE
L'ÉDUCATION PHYSIQUE
Le Sous-Secrétaire d'État
de l'Éducation Physique

Lettre de félicitations à Robert Solleret.

L'ancien atelier de Edouard Lecomte à Triel.

Entretien de Dominique Paillet-Aerts, avec Françoise Solleret (photo) épouse Del Rio 81 ans à Triel-sur-Seine, les 21 août et 27 novembre 2011.

Conférence

Le Poilu et les Monuments aux morts des Yvelines

Commémorations diverses, discours, dépôts de gerbes… Les monuments aux morts situés dans chacune de nos villes attirent notre attention par leur diversité et la symbolique du souvenir qu'ils représentent. Le sujet que Françoise Desmonts a traité le 2 février 2013 à Triel avait fait l'objet d'une communication le 13 octobre 2012 lors du colloque «Guerre et paix dans les Yvelines» [(1)]

Des monuments, comme l'Arc de Triomphe, ont célébré les victoires d'officiers ou d'empereurs. Mais c'est seulement à partir de la guerre de 1870 et surtout celle de 1914/18 que les sacrifices des simples soldats ont été gravés dans la pierre. Le département des Yvelines n'a pas manqué à ce devoir de mémoire.

GENÈSE D'UN PROJET MÉMORIEL

Le monument de Triel qui rappellera sans cesse *«aux jeunes générations les grands devoirs qu'elles auront à remplir vis-à-vis de la patrie.»* H. Pessard (Photo Desmonts)

Pourquoi des monuments ?

Il faut chercher l'origine dans **une volonté politique** : les quelques monuments construits après la guerre de 70 ont une valeur d'exemple pour les jeunes générations.

Mais aussi **dans une volonté populaire** : les camarades du million et demi de morts éprouvent la culpabilité d'être revenus vivants ; les familles souvent privées du corps de leur défunt veulent un endroit où se recueillir. La pierre, hommage non à des généraux victorieux mais à de simples soldats, doit permettre d'éviter l'oubli.

(1) Guerre & paix en Yvelines. Histoire des Yvelines n°4.

Monument, fruit du regroupement de trois petites Communes. (Photo communemairie.fr).

Le processus légal et financier

Une première ordonnance en 1816 exigeait, pour tout hommage public, l'autorisation du chef de l'État. Loi du 28 janvier 1922 : elle détermine pour quelles personnes les actes de décès devraient porter la mention «*mort pour la France*». A partir du 15 juillet 1922, Alexandre Millerand se décharge sur les préfets qui statueront sur les projets de monuments soumis par le conseil municipal. Le financement est délicat : il comprend l'achat d'un terrain, les honoraires d'un architecte, la facture d'un maçon pour les fondations, l'acheminement des matériaux ou du monument préfabriqué.

Le monument surnommé «*omnibus*» du Mesnil-St-Denis.

Une loi de finances de 1920 établit des barèmes pour l'obtention d'une subvention basée sur la richesse de la commune et le nombre de morts pour 100 habitants ; cette aide souvent insuffisante servira à la construction d'un monument pour deux communes ou sera complétée par d'autres ressources : manifestations, donations ou emprunts.

Une frénésie commerciale

36000 communes en France, 260 dans les Yvelines veulent leur monument et ce désir excite bien des convoitises. Dès 1916, Louis Maubert réalisa un monument pour le Mesnil-Saint-Denis qu'il souhaitait voir devenir le monument officiel.
Architectes, sculpteurs, marbriers conçoivent des monuments, des fondeurs qui avaient fabriqué des canons se reconvertissent dans la fabrication de plaques et de statues, des entreprises principalement parisiennes réalisent des monuments de série,vendus sur catalogue.

Extrait d'un catalogue des Fonderies du Val d'Osne.

LES MONUMENTS

Une simple plaque parfois abritée par un auvent ou des tableaux encadrés sous verre ou au contraire un monument grandiose est l'objet mémoriel.

Le monument de Versailles. (Photo Desmonts)

Le décor

L'enclos

Le monument est matériellement séparé de son environnement profane : c'est un îlot sacré que seules franchissent les personnalités, grands prêtres des cérémonies. Lorsqu'il consiste en une chaîne avec quatre obus, il semble enchaîner la guerre. Parfois il s'agit d'une grille munie d'une porte fermée à clé «*qui conférait au jardinet enclos semé de gravier, un air de mystère vaguement sacré, d'autant plus étrange qu'il n'y avait rien à garder à l'intérieur. Sauf peut-être des âmes, je pensais, invisibles comme le sont les âmes.*» (Claude Duneton)

Vaux-sur-Seine. (Photo Desmonts)

Les sculptures

Le poilu n'est pas représenté «*dans ces loques fatiguées, sillonnées de coutures malhabiles, blanchies d'usure, crevées d'accrocs, ravaudées de pièces bariolées.*» (Maurice Genevoix)

L'ornementation

Elle a souvent été rajoutée au fil des commémorations.

Maisons-Laffitte. (Photo Desmonts)

Les inscriptions et les symboles

Les noms

Alors qu'auparavant on citait les noms des

généraux et maréchaux, à partir de la Grande Guerre, on rend indélébiles les noms de tous défunts dont la moyenne est de 50 par monument. Seul peut être inscrit le soldat «*mort pour la France*» selon la loi du 2 juillet 1915, élargie par la loi du 28 janvier 1922. Souvent la mémoire collective commit des oublis ou des doublons.

«Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places [...] Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri.»

Louis Aragon

Galluis.
(Photo Desmonts)

Les dédicaces

L'inscription officielle est : *«La commune de X à ses enfants ou à ses fils morts pour la France.»* Mais il y eut quelques différences ou même des formules plus curieuses.

Les symboles

Pas de symbole religieux sur un monument public sauf ceux des cimetières. Mais il peut y avoir quelques chevauchements : la palme est l'attribut de la victoire sous l'Antiquité mais aussi celle du martyre chrétien. La statue féminine représente la veuve ou la mère éplorée mais aussi l'allégorie de la République, de la patrie, de la France ou même de la paix. Le coq est le symbole de la Nation et de la République depuis 1791. Il a triomphé de l'aigle du Reich.

Le drapeau et le fusil avec la baïonnette surnommée Rosalie «bénie entre toutes les armes» par les soldats parodiant le Je vous salue Marie. Les végétaux : le chêne est le symbole de la force, le blé, du sacrifice, la couronne, du souvenir éternel, l'olivier, de la paix, la flamme, de l'immortalité.

Le Poilu de Houdan.

Inauguration du monument d'Andrésy le 11 juin 1922.

INSTALLATION, PÉRENNITÉ ET ALÉAS

Les emplacements et cérémonies

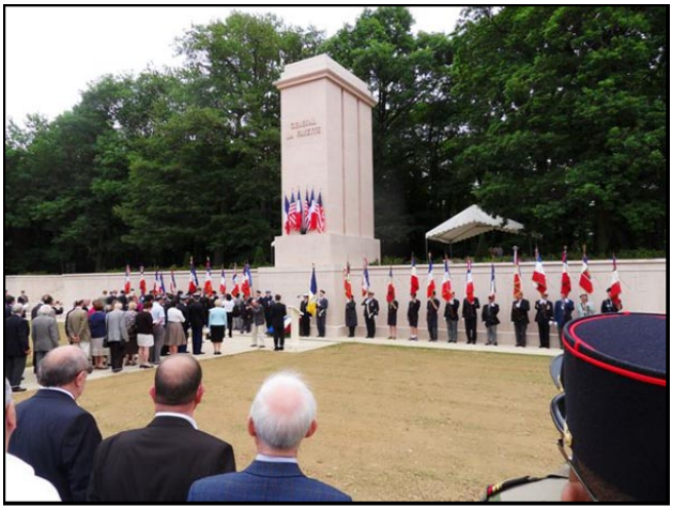
Le choix de l'emplacement a donné lieu à de nombreuses polémiques : un monument religieux a souvent précédé le monument laïque. Quelquefois, ce dernier a été placé tout contre l'église, devant la mairie, sur une place, au cimetière.

Les inaugurations

Nous avons vu que des monuments ont été construits dès 1916, mais de 1920 à 1925, le rythme des inaugurations est soutenu. L'édification des monuments ambitieux est plus tardive. Le protocole est immuable : réception des personnalités, défilés, discours, dévoilement du monument, banquet.

Les commémorations

Ces cérémonies se déroulent régulièrement le 11 novembre avec dépôt de gerbes. Certains ont pu parler de culte républicain : il est procédé à l'appel de chaque nom ponctué par «*mort pour la France*» en une sorte de litanie des saints.



Versailles, le monument Pershing en 2011.

Puis les discours tiennent lieu d'homélies. Ensuite ce sont les sonneries (la sonnerie aux morts est composée en 1932). Enfin la Marseillaise. Les anciens combattants, les personnalités, les enfants des écoles défilent en une sorte de procession.

Le devenir de ces monuments

Des ajouts

Ces monuments ont été complétés par des ajouts de noms oubliés de la Grande Guerre. Puis furent inscrits les noms des morts des conflits ultérieurs. De nombreuses plaques offertes par diverses sociétés nécessitent parfois une construction supplémentaire.

Mantes-la-Jolie : à gauche, le monument avant la Deuxième Guerre. A droite le nouveau monument. (Photo Desmonts)

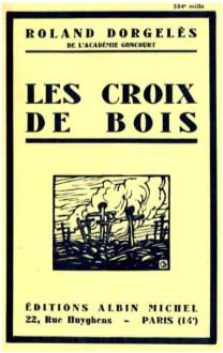
Des déplacements, des restaurations, des reconstructions et de nouveaux monuments

Ce phénomène est si fréquent qu'un site Internet propose aux maires des discours «*prêts-à-prononcer*». Certains monuments ont été déplacés par suite de la décolonisation ou pour des mesures de sécurité. La rénovation du monument Pershing dédié aux américains morts pour la France, inauguré inachevé en 1937, a été marquée par une cérémonie en 2011.

D'AUTRES MONUMENTS

Des monuments en images et en mots

Ecrivains, cinéastes, peintres, dessinateurs, les artistes ont souvent payé un lourd tribut dans les combats de cette guerre. Leurs camarades de tranchées ou leurs confrères ont évoqué leurs souffrances sous différentes formes esthétiques.



Les sentiers de la gloire (photo http/ cessenon.c.e.pic.centerblog.net)

Les Flandres par l'Allemand Dix et la bande dessinée du Français Tardi.

Un monument numérique

Il existe un site Internet gouvernemental, «*Mémoire des Hommes*» qui permet de retrouver la fiche biographique d'un ancêtre victime de ce conflit.

2014, l'année du centenaire

La France a vu jaillir au cœur de chaque commune un monument, hommage dédié aux sacrifices de ses enfants. Ces pierres conservées, restaurées ou reconstruites seront l'objet, en cette année du centenaire de la Grande Guerre, d'une attention et d'un respect tout particuliers. Des œuvres littéraires, picturales ou cinématographiques seront redécouvertes par une génération qui n'a eu ni père ni grand-père combattant dans ce conflit mondial. Françoise Desmonts

Conférence

La Seine-et-Oise et les Parisiens

Le territoire de l'ancienne Seine-et-Oise a été dès l'Ancien Régime, à l'instigation des Parisiens, un pionnier dans l'aménagement du territoire, un vivier d'artistes et de scientifiques, un but de villégiature.

Historique et héritage

La Généralité de Paris fut, après la Révolution, remplacée en partie par le département de la Seine-et-Oise qui entourait celui de la Seine, c'est-à-dire Paris et la petite couronne. Son chef-lieu fut Versailles.
Ce département était séparé de Paris par le mur d'octroi, puis l'enceinte militaire de 1844 et celle de 1890 qui contenait des forts en Seine-et-Oise.
Le Ier janvier 1968 furent supprimés deux départements : Seine et Seine-et-Oise et créés ceux de Paris, Essonne, Seine-Saint-Denis, Hauts-de-Seine, Val-de-Marne, Val-d'Oise et Yvelines. Ce dernier représente 40 % de l'ancien département.
La Seine-et-Oise a hérité des Parisiens de l'Ancien Régime qui établirent couvents et abbayes mais surtout châteaux des rois. Henri IV et Louis XIII apprécièrent les chasses aux alentours de Saint-Germain-en-Laye, puis de Versailles qui devint le centre de la Cour et du gouvernement sous Louis XIV. Aristocrates et maîtresses royales y édifièrent des demeures.
Ce somptueux patrimoine immobilier fut déjà sous l'Ancien Régime souvent mis à mal, les châtelains du XVIIIe voulant un habitat plus confortable.
Après la Révolution, si quelques châteaux sont restés aux mains des mêmes familles, d'autres furent repris par des proches des pouvoirs impériaux, puis des élites républicaines. Beaucoup de biens religieux ou laïques servirent de carrières de pierre ou de manufactures. Dans le courant du XIXe, de riches banquiers ou industriels en firent leurs résidences secondaires.
Plus récemment, ces énormes bâtisses sont transformées en hôtels ou organismes publics.

Château de Champlâtreux.

Nouvelles constructions

Villa Savoye à Poissy (Le Corbusier, architecte).

Au cours du XIXe siècle, des nobles réargentés par des alliances, des industriels comme les Firmin-Didot à Saint-Cyr-en-Arthies étalèrent leurs richesses en construisant encore des châteaux. Mais ce genre d'édifices fut bientôt remplacé par des villas bourgeoises, habitation temporaire de riches Parisiens parfois dans des lotissements : Le Vésinet ou Maisons-Laffitte.
Au XXe siècle, certaines villas, comme celle du pharmacien Brunet à Saint-Cloud, étaient de style classique, d'autres, la villa Savoye par exemple, d'inspiration avant-gardiste.
Enfin, la nécessité de loger des populations, venant de la province travailler dans la capitale ou refoulées de Paris, amena à créer des cités-jardins et, dans les années 1960, des villes-nouvelles.

L'économie

L'usine de phonographes à Chatou.

Le secteur primaire est très important puisque, au XIXe, la Seine-et-Oise nourrit Paris : cultures maraîchères, fruitières et vins sont transportés nuitamment aux Halles de Paris.
Les carrières de meulières, de calcaire et de gypse aident à la construction du nouveau Paris d'Haussmann.
Le secteur secondaire est représenté par diverses manufactures, chantiers navals ou industries lourdes.
Le commerce était florissant dans les foires. Plus tard c'est à Sainte-Geneviève-des-Bois que fut implanté le premier hypermarché de France.
Industries, manufactures et tourisme ont pu se développer grâce à l'utilisation des voies fluviales, la Seine, l'Oise et la Marne, des routes : la première autoroute française étant celle de l'ouest dans les années 1950. Mais le chemin de fer dès 1837 fut l'innovation déterminante pour les promenades dominicales de Parisiens ou l'installation définitive de nouveaux habitants qui allaient travailler à Paris.

Théâtre du château de Groussay à Montfort-l'Amaury.

Prendre du bon temps

Déjà sous l'Ancien Régime, les rois et les nobles, puis la classe aisée du XIXe quittaient leur palais et hôtels parisiens pour prendre du bon temps dans cette région : concerts, théâtre, salons, fêtes privées ou publiques, chasses enchantaient les loisirs estivaux.
Puis la pollution de Paris et les facilités de transports ferroviaires poussèrent les classes populaires à prendre le bon air et à découvrir la campagne à l'aide des premiers guides. Des locations ou des hôtels facilitèrent la villégiature.
Les sports se développèrent : hippisme, natation, nautisme et sports mécaniques. Des établissements sanitaires et thermaux soignèrent les maladies citadines.

Histoire et politique

Beaucoup de lieux furent les théâtres d'événements importants mais Versailles, la petite capitale de Louis XIV, puis le point de départ de la Révolution, le lieu de la proclamation de l'empereur Guillaume, de l'installation du gouvernement Thiers et de la signature du traité de 1919, l'emporte sur toutes les autres villes en dates qui marquèrent l'histoire de la France.
Des chefs d'État se sont rencontrés de façon informelle lors de chasses à Marly-le-Roi ou à Rambouillet ou dans des résidences privées comme celle du comte de Paris à Louveciennes ou de Jean Monnet à Bazoches-sur-Guyonne.

Sciences, techniques et arts

Les rois, demandeurs de nouvelles techniques pour élaborer jardins et châteaux, ont créé des organismes et des manufactures qui ont donné au département l'impulsion vers le progrès. Au XIXe, des aéronefs de toutes sortes y furent conçus et expérimentés ainsi que des automobiles et le turbotrain. Des centres de recherche sont installés, à Saclay par exemple.

Le record établi par la *Jamais Contente.*

Argenteuil par Manet

Les artistes venaient en Seine-et-Oise pour s'y reposer de la vie parisienne dans la discrétion et le calme ; des hommes de lettres, des musiciens, des cinéastes mais surtout les peintres impressionnistes pour y trouver l'inspiration de leurs œuvres.

Triel, une petite Seine-et-Oise

La commune de Triel était bien représentative du département dans son tissu économique : vignobles et cultures maraîchères, carrières, dans son élan vers la nouveauté : expérimentation de machines volantes ou de glisseurs sur la Seine, dans son attractivité touristique : villégiature de Parisiens, dont quelques artistes comme Maupassant, grâce aux routes et aux lignes ferroviaires.

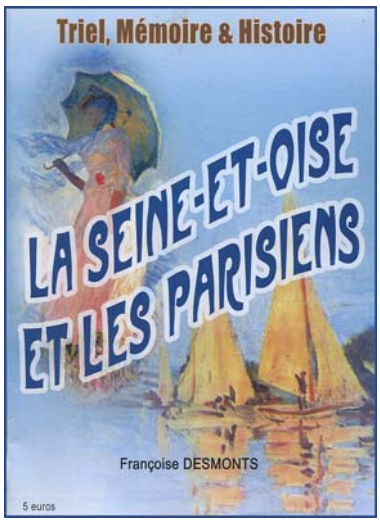
La Seine-et-Oise, fut tour à tour un objet de méfiance pour des raisons politiques de la part des Parisiens, un objet de curiosité pour un monde encore rural et un lieu de villégiature loin de l'insalubrité parisienne mais aussi un département dynamique, aidé par la proximité de Paris.

LA SEINE-ET-OISE ET LES PARISIENS

La Seine-et-Oise, ce département disparu qui entourait celui de la Seine, a existé de 1790 à 1968. Ses paysages, son patrimoine, parfois même sa composition sociologique portent la marque des exigences d'illustres Parisiens de l'Ancien Régime. Puis, d'autres Parisiens lors des révolutions politique, industrielle et immobilière ont souvent modifié le contenu patrimonial pour le pire ou le meilleur : destructions de bâtiments d'exception, développement d'usines et de commerces tournés vers le marché parisien mais aussi nouvelles constructions ou préservations et restaurations.

Le département, qui fut le cadre de la concrétisation de décisions historiques du gouvernement central, s'est largement ouvert à l'innovation technique, à la création artistique et à la villégiature dans un climat de sentiments contrastés entre la banlieue et la capitale.

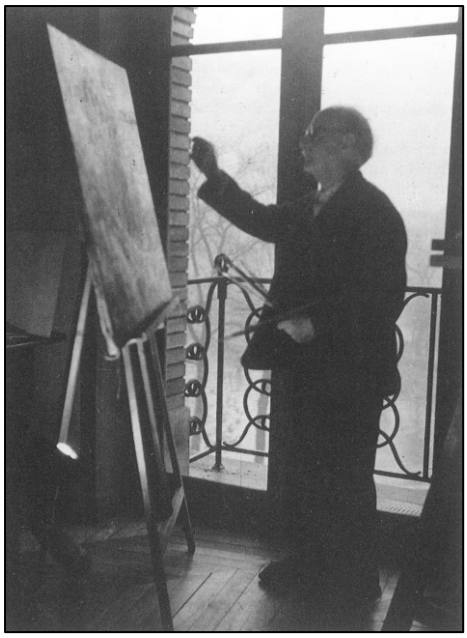
Ce fascicule de 48 pages est un complément à la conférence donnée le 12 octobre 2013 à Triel-sur-Seine par Françoise Desmonts.



Hommage

Albert Marquet

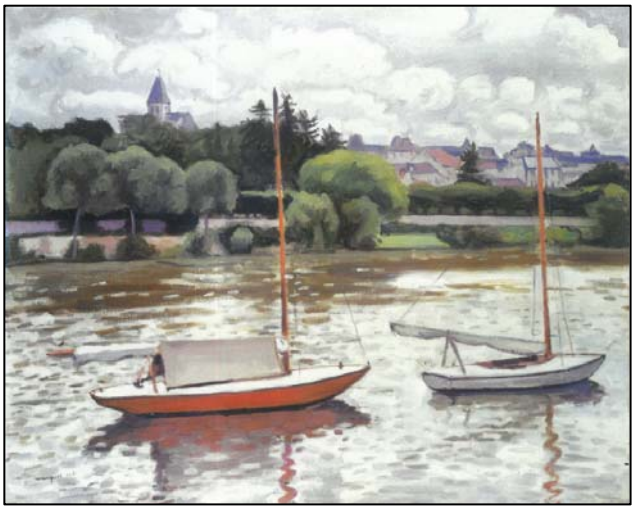
« A cause des fenêtres »



Albert Marquet - rue Dauphine.

Tel est l'étrange réponse donnée par Albert Marquet à la question posée par son notaire qui lui demandait pourquoi avoir acheté l'appartement de la rue Dauphine, appartement qui lui semblait, à lui, homme de bon sens, une mauvaise affaire.

Cette raison, évidente pour Marquet mais surprenante pour un néophyte, corrobore les trois éléments qui caractérisent l'œuvre du peintre : l'eau en tant que paysage, les fenêtres et les voyages.
En effet, Albert Marquet est un voyageur infatigable. Seul ou avec des amis ou sa femme, Marcelle Martinet, épousée à Alger en 1923, il sillonne, du sud au nord, de l'ouest à l'est, en voiture - il a passé son permis de conduire en 1921 - en train ou en bateau, la France, l'Europe, l'Afrique.
Grand travailleur, de toutes ces escapades, ces séjours, il ramène une multitude de tableaux représentant ports, paysages, cours d'eau, côtes et ses fameuses vues plongeantes.
Peintes à partir d'un chevalet installé devant une fenêtre ou sur un balcon, au dernier étage d'un hôtel, d'une maison ou d'un immeuble, elles permettent à Marquet d'appréhender le paysage dans sa globalité et d'en dominer l'observation car rien n'échappe à son œil acéré.
En effet, Albert Marquet « *ne se livre pas à des recherches théoriques. Tout son art relève du regard qu'il pose sur le monde, un regard nouveau, moderne, par lequel il nous propose à la fois une approche réaliste et un sens inné de la synthèse, de l'élimination de tout détail superflu. Le trait de Marquet qu'il s'agisse de sa peinture ou de ses dessins, est concis, sans fioritures, livrant de chaque sujet retenu uniquement l'essentiel.*[1] »
De tous ses périples, son port d'attache reste, cependant, Paris. « *Il en avait rêvé dans son enfance, il y avait vécu, dans sa jeunesse, des années dures mais efficaces, […]. Il s'y sentait chez lui, …* [2] » tout comme en Ile-de-France, sur les bords de la Marne ou de la Seine, qui ne sont que les prolongements de Paris. La Seine,[…] « *le seul fleuve français, elle avait des bateaux.*[3] »



Triel - Les voiliers – 1931.

Albert Marquet est né à Bordeaux, officiellement, le 27 mars 1875. «Officiellement», car en fait, Albert Marquet est né, la veille, le 26 mars. Joseph Marquet, son père, distrait, oublie de le déclarer à la mairie et de peur d'avoir une amende à payer, triche dans sa déclaration.
Deux naissances … !

L'enfance d'Albert n'est que tristesse et isolement. Une infirmité, un pied-bot, qui le différencie des autres enfants et

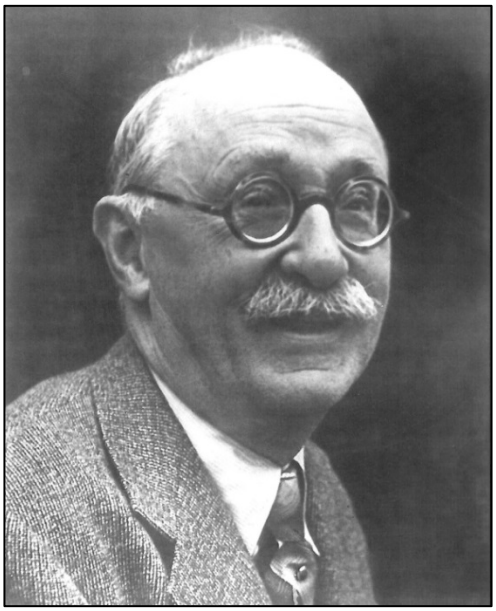
[1] *Marquet,* musée Lodève – electra.
[2] *Marquet*par Marcelle Marquet chez Robert Laffont – page 83.
[3] *Marquet*par Marcelle Marquet chez Robert Laffont – page 57.

l'empêche de courir et de jouer librement et une forte myopie, corrigée par des lunettes seulement à 15 ans, le tiennent à l'écart.
Peu doué pour les études qui ne l'intéressent guère, un de ses instituteurs, « *cette espèce de garde–chiourme* », le prend même pour un sot, il montre très jeune des dispositions remarquables pour le dessin et s'y adonne avec passion, ses livres sont parsemés de croquis.
Cette activité apaisante et solitaire est un exutoire à ses souffrances, tout comme ses nombreux vagabondages dans le port de Bordeaux, après l'école, refuge pour oublier les difficultés de la journée et observer les mouvements des grues, des bateaux, des ouvriers… Déjà, cette attirance pour l'eau.

Albert Marquet avec sa mère, au centre, devant le 38 rue Monge à Paris - 1946.

Marguerite Deyres, la mère d'Albert Marquet, femme d'une grande finesse, est son seul soutien. Elle joue un grand rôle dans la vie de son fils. Elle reconnaît très vite les dons de son enfant et juge qu'il doit poursuivre des études à Paris. Albert doit apprendre un « *métier du dessin* ».
Sa décision est prise. En 1890, elle réunit un petit pécule et achète au 38 de la rue Monge à Paris, un commerce de quartier, *Jours et Broderies*. Son mari qui n'approuve pas ce projet, reste à Bordeaux.

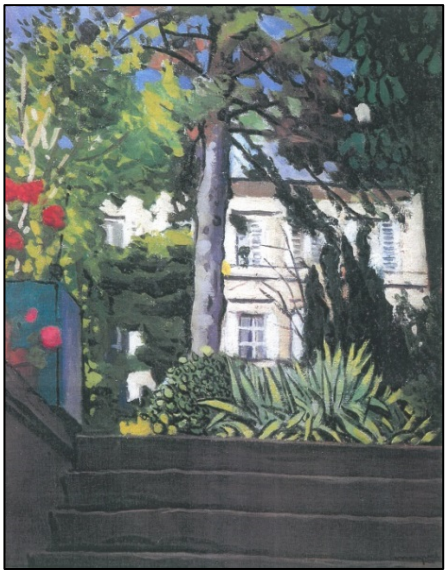
Albert est inscrit à l'Ecole des Arts décoratifs et y fait la connaissance de Matisse, son aîné de quelques années. Aussitôt, le courant passe entre Albert, jeune homme peu dégourdi, et Henri, garçon désinvolte et plein d'assurance.
Amitié pérenne, les deux amis ont habité longtemps le même immeuble. Marcelle Marquet raconte : *« Quand nous rentrions de voyage, les bagages à peine défaits, Albert donnait des coups de canne sur le parquet et bientôt nous entendions sonner le vieil ami curieux de voir ce que nous rapportions. Il choisissait quelque chose, et c'était l'amorce d'un nouvel échange*[4]*.»*
En 1895, Albert a 15 ans et entre à l'Ecole des Beaux-Arts, dans la classe de Gustave Moreau, « *grand éducateur, respectueux de chaque individualité* ». Ce dernier incitait ses élèves à dessiner dans la rue : *« l'élève apprend à observer et l'exercice fait travailler, tout à la fois, la mémoire et la rapidité d'exécution* ».
Fidèle en amitié, c'est aussi durant ces années qu'Albert se liera avec Manguin et Camoin et rencontrera Dufy, Derain, Flandrin et bien d'autres artistes.
Albert Marquet continue son apprentissage et sa formation artistique et expose pour la première fois en mai 1899, à Paris, au Champ de Mars, au salon de la Société Nationale des Beaux- Arts, un tableau nommé *Saint–Etienne–du-Mont*.



Albert Marquet (Bordeaux 1875 - Paris 1947).

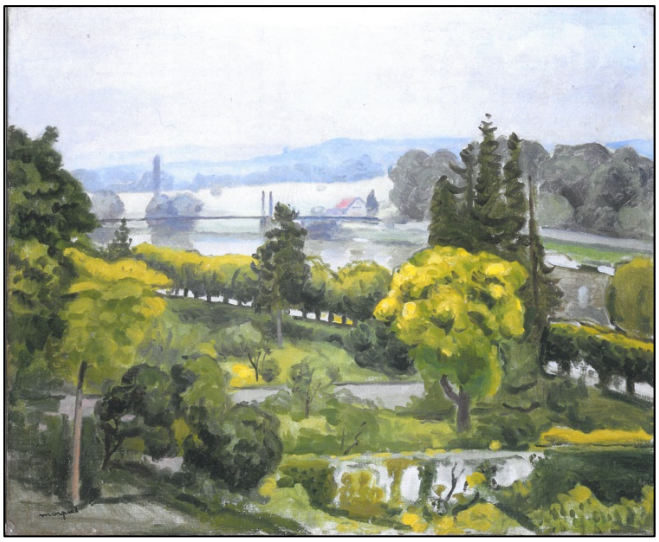
[4]*Marquet* par Marcelle Marquet chez Robert Laffont – page 38.

Puis à partir de 1905, libéré de ses soucis financiers par la signature d'un contrat d'exclusivité avec le père Druet, Albert Marquet peut commencer sa très longue série de voyages en France et à l'étranger et s'investir complètement dans son art.
Silencieux, discret et pudique, Albert Marquet parle peu, emploie le mot juste, possède le sens de la formule brève et incisive et manie l'humour avec brio. Malicieux, il fait, cependant, preuve d'une forte personnalité et personne ne peut le contraindre à faire ce qu'il ne veut pas faire. « *Timide certes et jusque dans les plus hautes circonstances, mais pas en peignant. Là, il ne tergiversait jamais, il n'hésitait pas, il ne demandait aucun conseil*[5] », souligne son épouse.



La maison louée à Triel en 1931

En 1931, cette dernière, loue pour les vacances une maison à Triel. Marquet connaît déjà Triel pour y être passé plusieurs fois pendant ses séjours à Poissy et à Villennes.
La maison est entourée d'un jardin qui descend jusqu'au bord de l'eau. Le long des berges, des barques de pêcheurs sont amarrées. Elles animent le paysage tout comme les voiliers, sur la Seine.
Pendant ce séjour à Triel, la maison sera très animée.
Outre son beau-frère Robert et sa famille invités à venir passer quelques semaines, de nombreux amis rendent visite au couple, en autres, le peintre Bonnard et le poète Paul Fort, en voisin, le sculpteur Pedro Cargallo, le céramiste Artigas.
Avec ce dernier, Albert Marquet crée des carreaux de faïence pour la salle de bain de son nouvel appartement, rue Dauphine, à Paris.
Travail de longue haleine, complètement nouveau pour Marquet qui va peindre sur les carreaux les sujets de toiles de ses voyages. Cette œuvre originale sera sauvée pendant la Seconde Guerre mondiale de la convoitise des Allemands par un simple papier épais collé sur l'ensemble et un calicot, qui dissimuleront la beauté de la pièce.
Cette effervescence trielloise a été profitable à Marquet qui a peint de nombreux tableaux d'une grande qualité.
En effet, il *« peint une série de toiles exceptionnelles de lumière et de poésie. Le recours aux teintes mineures caractéristiques de sa peinture s'exprime ici avec une douceur et une sensibilité que l'on ne retrouve que dans ses paysages de la région qui entoure Paris.*[6]
Avec leur ciel vaste, leur horizon aux lignes douces et calmes, leur manière impressionniste, les toiles de Triel se composent selon un ordre presque invariable. Souvent des voiliers y glissent au fil de l'eau et le mouvement des péniches s'harmonise avec le paysage. Tout se lie, se pénètre, s'enchaîne. Les canots qui s'en vont comme une fuite sans fin, une continuelle invitation au voyage.[7] »



Triel - ciel nuageux – 1931

[5] *Marquet* par Marcelle Marquet chez Robert Laffont – page 44.
[6] *Marquet* – musée de Lodève – electra – page 166.
[7] *Marquet* – fondation de l'Ermitage – Lausanne 1988.

Albert Marquet meurt à Paris, le 14 juin 1947 et est inhumé au cimetière de La Frette-sur-Seine, pas loin de la petite maison qu'il avait achetée et où «s*on atelier, bien isolé dans le grenier, dominait, une boucle de la Seine, son fleuve*.[8]»
«La peinture était sa raison de vivre, son refuge et son langage, la seule explication qui fût sienne, et, sans tricherie la seule réponse qu'il pût donner. C'est là qu'il faut le chercher.[9]»
Ces propos écrits par Marcelle Marquet, dans son livre « Marquet » sont corroborés par le peintre lui-même *: «… Je ne sais ni écrire, ni parler mais seulement peindre et dessiner.»*
Comment mieux dépeindre, l'artiste que fut Albert Marquet ?

Florence Paillet
Triel-sur-Seine, juin 2014.

Triel - le village et la yole – 1931.

Triel - pêcheurs en barque – 1931.

[8]*Marquet* par Marcelle Marquet chez Robert Laffont – page 145.
[9]*Marquet* par Marcelle Marquet chez Robert Laffont – page 128.

Hommage

Deux Egyptiens à Triel (1914-1915)

Printemps 1914, deux hommes débarquent à Triel, en Seine-et-Oise.
Ils sont jeunes et viennent de loin. Albert Adès et Albert Josipovici, égyptiens, tous les deux ont de grandes ambitions littéraires. Ils recherchent un logis agréable, dans le calme et la verdure, pour peaufiner leur roman, *Le Livre de Goha le Simple*.
Les deux écrivains maîtrisent parfaitement la langue de Molière et écrivent naturellement dans cette langue. La France est donc la terre promise pour trouver et nouer les contacts avec éditeurs, critiques et revues et le passage obligé pour faire connaître leur œuvre et espérer atteindre, un jour la gloire des belles lettres. Une gloire qui ne semble pas très loin : Adès et Josipovici viennent de publier chez Calmann-Lévy leur premier roman, *Les Inquiets*, sous le pseudonyme de A.J.Theix. L'œuvre a reçu les louanges de Maurice Maeterlinck et a été saluée très favorablement par *Le Figaro* et la presse, en général.

Triel en Seine-et-Oise.

Albert Adès, 21 ans à l'époque, est né au Caire et est issu d'une des familles les plus respectées de la communauté juive séfarade. Son père, César, possède une banque qu'il gère avec ses frères.
De langue et de culture française, Albert Adès a été élevé par sa mère, Hélène de Picciotto, dans un profond respect et une grande admiration pour la France.
C'est d'ailleurs une habitude très répandue dans les milieux les plus aisés de la communauté juive égyptienne, cosmopolite, occidentalisée et très ouverte aux influences culturelles et sociales du Vieux Continent. Les jeunes comme Adès et Josipovici apprennent dès leur enfance, outre l'arabe et l'hébreu, l'anglais, le français et l'italien. Ils lisent les mêmes livres et revues que les jeunes Londoniens ou Parisiens et plus ils grandissent et plus ils se considèrent tout à fait comme «des Européens», voir une lettre datée de 1912 d'Adès. César Adès voudrait faire de son fils un avocat. Mais la grande passion d'Albert demeure la littérature. Depuis son enfance il adore lire, rédige des poèmes et des contes et rêve de devenir un jour écrivain.

Albert Josipovici.

Albert Adès par Gondouin.

Albert Josipovici, 22 ans, juif ashkenaze, est né à Constantinople. Fils aîné d'un médecin, il a effectué ses années de lycée à Melun, en France.
Les Josipovici sont arrivés au Caire peu avant 1910 et c'est à Héliopolis, pendant un bal masqué, que les deux Albert font connaissance.
Ils découvrent, aussitôt, leur amour et leur enthousiasme commun pour la littérature et leur volonté de vouer leur vie à l'écriture.
Ils ébauchent un projet de roman à quatre mains qui deviendra *Les Inquiets.*
C'est l'introspection psychologique d'un homme aveugle qui tombe amoureux d'une pianiste. Fasciné par le talent musical de celle-ci, il devient fou quand un enfant lui révèle que son amante est laide. L'œuvre sera suivie aussitôt par la rédaction d'un autre roman, de sujet oriental cette fois-ci, *Le Livre de Goha le Simple*.
Goha est un personnage récurrent dans l'anecdotique arabe, où il est à la fois l'idiot et le rusé, protagoniste d'innombrables aventures cocasses. Dans leur livre Adès et Josipovici l'épurent de toutes traces populaires et en font une figure presque métaphysique de fou savant ballotté par le destin, qui parvient quand même à atteindre le sens profond de la vie là où les grands philosophes penchés sur leurs livres ont échoué. En toile de fond, est peinte la splendeur pittoresque de l'Égypte du XVIIIe siècle.

Fin 1913, la banque des Adès fait faillite. De ce désastre, Albert trouve la force de s'émanciper du contrôle paternel et part enfin pour la France, chercher fortune, suivi par Josipovici qui, lui, cherche à échapper à une carrière diplomatique imposée par sa famille.

Après un bref séjour à Paris, trop bruyant et chaotique pour la création, Adès et Josipovici commencent à sillonner les campagnes pour trouver un endroit plus propice. Ils arrivent par hasard à Triel.
Même dans cette veille de guerre, malgré les tensions politiques qui enveniment l'Europe entière, Triel demeure un village paisible et charmant avec ses ruelles étroites, ses maisons ramassées autour de l'église aux magnifiques vitraux, ses promenades sur les berges de Seine animées par les nombreuses guinguettes et le passage des bateaux. Les deux écrivains tombent aussitôt amoureux de ce village.
Ils louent deux maisons dans le quartier de la Maison Neuve, sur la Grande Rue. Adès s'installe à la Villa Les Figuiers, située au 252 rue Paul Doumer et Josipovici choisit la Villa Les Iris, au 187bis de la même rue.

Villa les Figuiers **Villa les Iris**

La séparation est nécessaire pour des raisons de paix familiale. En effet, en janvier, peu avant de s'embarquer pour l'Europe, les deux collaborateurs sont devenus aussi beaux-frères en se mariant avec les sœurs Heffès. Elles animaient au Caire un salon littéraire que fréquentaient Adès et Josipovici.
Inès, 21 ans, passionnée d'art et de littérature, est devenue Mme Adès. Yvonne, d'un an plus jeune, pianiste talentueuse, a épousé Josipovici. Les deux sœurs, de caractères très différents, ne s'entendent pas toujours bien et le début de grossesse d'Yvonne, la rend particulièrement nerveuse. Les deux écrivains doivent donc renoncer à un toit commun.
La mère d'Adès, qui a quitté aussi l'Égypte pour accompagner son fils et sa belle-fille en France, écrit dans ses mémoires conservées à la Bibliothèque Nationale de France : « *C'était vers la fin de Mai, la campagne était magnifique. Triel et ses environs offraient toutes les ressources pour de belles promenades; les jeunes auteurs travaillaient, dissertaient et préparaient Goha.* »

Adès et Josipovici se retrouvent, tous les jours, chez l'un ou l'autre pour travailler. Le séjour en terre française est primordial pour s'approprier le parler de l'époque. Leur français doit être actuel, conforme au français parlé en France, ni trop littéraire, ni trop populaire, ni contaminé par les nombreux mots d'arabes que les Égyptiens francophones utilisent dans la vie de tous les jours.
La villa *Les Iris*, spacieuse et lumineuse, offre aux auteurs en recherche d'inspiration, un parc-jardin luxuriant parsemé d'arbres, de fontaines et de ruines classiques. On peut s'y promener presque jusqu'au bord de l'eau. La villa *Les Figuiers* les accueille dans le calme de son verger. Du haut du jardin, à côté de l'ancien mur du château de Triel, on jouit d'une vue époustouflante sur la Seine et sa vallée en coulisse.
Hélène De Picciotto note encore : « *Notre villa, les Figuiers, était très agréable. Nous l'avions transformée à notre goût en déplaçant des meubles, y ajoutant nos tapis et quelques portraits et tableaux. Mon fils avait organisé un cabinet de travail au 2ème étage qui avait une vue superbe sur la Seine; le paysage qui lui faisait face était magnifique. Notre jardin était plein d'arbres fruitiers: nous avions des abricots, des prunes et des figues en masse* ».

Et Adès, dans une lettre à un ami datée 1915 : «*La vie à la campagne est charmante, depuis 25 jours c'est un ravissement de toutes les minutes. Tout d'abord les abricotiers ont fleuri, puis ça a été la semaine des violettes et des primevères. Les lilas et les iris éclosent et les arbres les plus vieux, les plus secs bourgeonnent. Dès que je me sens fatigué d'écrire je sors travailler au jardin, je bêche, ratisse, émonde. C'est à peine à présent que je commence à me rendre compte de ce qu'est une fleur, un brin d'herbe, un chou, même un chou !* »

Quand ils ne sont pas penchés sur le manuscrit de *Goha*, Adès et Josipovici se promènent avec leurs femmes sur les berges de la Seine et s'attablent dans les guinguettes pour une collation ou un verre de vin.
C'est pendant une de ces promenades qu'ils rencontrent un personnage fort original, le comte Jean de Zamoisky.

Originaire d'une noble famille polonaise, Zamoisky a voyagé dans toute l'Europe et côtoyé de nombreuses personnalités illustres de la politique et de la culture. Attachant, doué d'une conversation étincelante, il amuse ses amis pendant des heures avec les récits qu'il tire de ses souvenirs. Il est un remarquable pianiste car, dit-il avec fierté, sa mère était une des meilleures élèves de Chopin. Installé à Triel dans une villa pas loin des Adès, Zamoisky se promène en voiture dans le village, la tête coiffée d'un chapeau de paille, aux plumes multicolores, suivi par le troupeau aboyant de ses chiens.

Octave Mirbeau (1848-1917))

Mais la grande rencontre qui change la vie d'Adès et de Josipovici est celle avec Octave Mirbeau, qui vit à Cheverchemont dans la propriété qu'il a fait construire en 1909. Le polémiste et romancier est vieux et malade. Très déçu par la littérature, il n'aime pas recevoir des jeunes auteurs en recherche de l'avis d'un Maître. Adès et Josipovici lui écrivent fin juin, sans trop d'espoir. À leur grande surprise, Mirbeau les invite chez lui.

Dans un article posthume publié en janvier 1934 dans *Les Nouvelles Littéraires*, Adès écrit :

«La première fois que nous lui rendîmes visite c'était en 1914. Il nous reçut dans son jardin. Venu à notre rencontre, il marchait avec difficulté. Il nous fit signe de loin et quand nous fûmes auprès de lui il nous tendit les deux mains largement et de sa voix grave et sonore :

- Je suis content de vous voir, dit-il

- Et puis, parlez très fort, ajoutait-il, je n'entends pas bien. Il nous conduit dans un coin ombragé où trois fauteuils étaient exposés.

- Asseyez-vous !

Et plus bas il exprima l'angoisse de toutes ses minutes :

- Vous me voyez – je ne suis qu'une chose ridicule – je ne sais plus ni lire ni écrire ni penser; la littérature, je la déteste. »

Entre Mirbeau et les deux Égyptiens un courant de sympathie s'instaure aussitôt. Ils se retrouvent régulièrement chaque semaine. Le Maître révèle un jour qu'il a eu tout de suite confiance en eux car son chien, Dash, leur avait fait un très bon accueil. Dégoûté par la tournure de la politique et de la société, dans son retrait champêtre Mirbeau se plonge, en effet, dans le contact avec la Nature, qu'il considère comme la valeur ultime de l'Homme. Il cultive son potager et ses fleurs, il jouit de la compagnie de ses animaux.

Il contamine ses jeunes amis (qu'il appelle « les Sages ») avec son enthousiasme pour les beautés simples et il partage avec eux son immense admiration pour l'Art. Sa maison est remplie d'œuvres de Monet, Maillol, Van Gogh, Rodin et autres maîtres, qu'il vénère comme des dieux. Il les a connus personnellement et les a soutenus avec ses articles enflammés quand ils étaient encore inconnus et méprisés de la critique. Chaque tableau, chaque statuette devient prétexte à voyages dans la mémoire prodigieuse de cet homme aux fortes passions, impétueux et tendre à la fois.

Au fil des rencontres avec Mirbeau, Adès et Josipovici s'imprègnent aussi de ses convictions littéraires. Une œuvre d'art, dit-il, ne doit pas témoigner autre chose que la vérité dans sa franchise, la vie vraie, sans aucune rhétorique. Il prend Tolstoï comme exemple suprême. Les deux écrivains commencent alors à remanier lourdement le *Livre de Goha*, qui était pratiquement achevé, dans la recherche d'une nouvelle authenticité.

Adès affirme quelques années plus tard : «*Je ne sais pas ce que Mirbeau était avant sa maladie, mais je sais que depuis il a transformé mes goûts, ouvert des horizons infinis à mon esprit, je sais qu'il m'a détaché de mes admirations d'autrefois et toujours en me donnant des arguments profonds, lumineux. Voici le Mirbeau de ceux qui l'aimaient, qui n'ont pas déserté son chevet de malade, qui n'ont pas été chassés de la maison. Ce Mirbeau pour le comprendre il suffisait d'être là pour saisir des heures d'inspiration vraiment prophétiques, il suffisait de savoir l'écouter et il fallait pour cela, avant toute chose, ne pas s'émouvoir au point d'en perdre tout jugement sur sa démarche pénible, sur la gravité de son visage et sur la barbe qu'il avait gardée pour ne pas être obligé de voir son coiffeur trois fois par semaine.»*

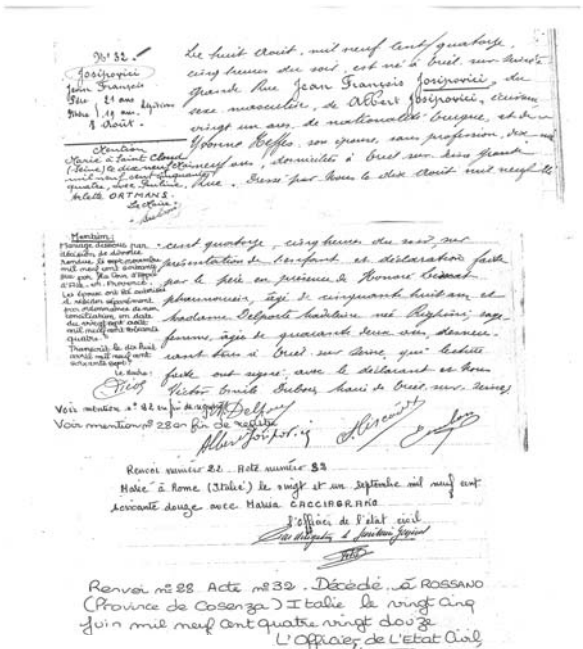
Début août, la Grande Guerre éclate et balaye tous les rêves. La peur de l'envahisseur allemand se répand, Triel se vide peu à peu de ses habitants. Le 8 commencent les douleurs

Ce texte rédigé en 1904 défend le projet refusé d'Aristide Maillol. Il n'a été publié qu'en 1889 !

d'accouchement pour Yvonne Josipovici. Au bout de plusieurs heures de souffrance, on se rend compte qu'il faut de l'aide. Mais le médecin du village est mobilisé et son remplaçant habite trop loin. Pendant que Josipovici reste à côté de son épouse, Adès emprunte le vélo d'un voisin et court chercher la sage-femme, Madeleine Delporte. Il la trouve et il la ramène aux Iris. Enfin, Yvonne donne naissance à un petit garçon nommé Jean.

Les deux familles voudraient rester à Triel, mais l'incertitude de la situation grandit un peu plus chaque jour. Fin août, le maire de Triel ordonne l'évacuation du village. Ils partent donc tous pour l'Angleterre, où les Adès ont de la famille qui peut les accueillir. Au bout d'un voyage affreux, ils arrivent à Manchester et y restent quelque mois.

La situation en France semble stabilisée et en janvier 1915, les Adès et les Josipovici reviennent à Triel. Ils retrouvent les deux villas intactes et tous leurs livres et leurs affaires. Même Sultan, le chien des Adès, confié au gérant des maisons, est là pour fêter leur retour.



Acte de naissance de Jean.

Les rencontres avec Mirbeau recommencent. A sa demande, Adès et Josipovici lui lisent leur roman, chapitre après chapitre. Le Maître apprécie énormément l'ouvrage, au point qu'il en écriera la préface en 1916. Octave Mirbeau rend aussi visite à Adès dans sa villa « Les Figuiers », avec sa femme Alice, qui conduit personnellement leur voiture.

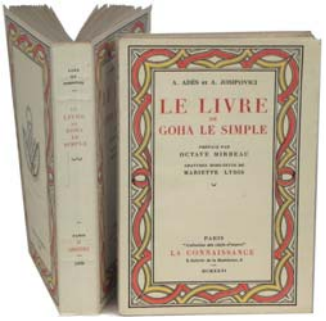
Tombe d'Albert Adès érigée par Hector Guimard à Paris. (Cimetière Montparnasse)

En fréquentant la maison de Cheverchemont les deux jeunes auteurs rencontrent d'autres personnalités de la culture : l'architecte Frantz Jourdain, le journaliste et critique d'art Gustave Geoffroy, le dramaturge Paul-Hyacinthe Loyson et même Claude Monet, qui invitera à Giverny Adès et sa femme pour un thé. Le peintre paysagiste breton Emmanuel de La Villéon, de passage aux Figuiers, peint une vue du jardin en fleur de la maison, un éclat de couleurs pris par une pièce du deuxième étage. Derrière le tableau il écrit : « Albert Adès – son jardin à Triel ».Mais la guerre continue et la mauvaise saison approche. À Triel les provisions et le charbon commencent à manquer, tout comme l'argent. Les habitants des Figuiers ont froid, des cheminées dans la maison, tirent mal. Adès souffre à répétition de crises de douleurs abdominales. Avec Josipovici, ils décident de mettre de côté la littérature et, grâce aux bons offices de Mirbeau, trouvent à s'employer à Paris comme secrétaires. À la mi-septembre, les deux familles quittent Triel, pour toujours, avec d'énormes regrets.

En novembre 1919, les deux écrivains parviendront à faire publier *Le Livre de Goha le Simple* par Calmann-Lévy. Ils obtiendront un succès extraordinaire et participeront, même, à la sélection finale du Prix Goncourt. La gloire, enfin. Mais de brève durée.

Deux ans plus tard, en avril 1921, Albert Adès meurt d'une mystérieuse maladie. Albert Josipovici, rentré en Égypte après la publication de *Goha*, mourra en 1932.

Dans ses mémoires, Hélène De Picciotto note : [À Triel] *«On aurait pu être heureux... Mais le bonheur n'existe pas, nous ne le comprenons pas quand nous le possédons, c'est quand il nous échappe que nous nous rendons compte qu'il était notre hôte et que nous l'avons mal reçu.»*



Elena Fornero

Hors les murs

Un château qui a beaucoup d'histoires à raconter

Depuis Triel-sur-Seine, il suffit de traverser le fleuve familier, sur la rive gauche, à Médan, un château vieux de plusieurs siècles se dresse au flanc de la colline non loin d'un paysage «impressionniste» puisque immortalisé par Paul Cézanne.

En ce 21 juin 2013, M. et Mme Aubin de Malicorne, les propriétaires, accueillent les Triellois de «Triel, Mémoire & Histoire» pour une visite commentée de ce château qu'ils ont mis plus de dix ans à restaurer.

Son origine défie le temps puisqu'un manoir domanial existe déjà à Médan du temps de Charlemagne. Mais c'est sous le signe des arts que cet ancien pavillon de chasse conserve le souvenir de ses illustres visiteurs : Ronsard et des poètes de la Pléiade, Henri IV et ses amours avec la belle Gabrielle d'Estrée... puis bien plus tard le poète belge Maurice Maeterlinck, l'auteur de « Pelleas et Melisande » et de la féerie de « L'Oiseau bleu » dont la reproduction sur un vitrail le représentant est pieusement conservée.

Après bien des vicissitudes dont la dernière en date fut après l'occupation durant la dernière guerre, une autre occupation celle-là industrielle avec les rotatives de feu le journal Combat issu de la Résistance, le château fut restauré par ses propriétaires actuels. Et alors d'un groupe de bâtiments presque en ruine, bien que classé, il devint pratiquement «*neuf*» sans «*faire pastiche*» comme l'écrit J. P. Aubin de Malicorne. Et c'est tout l'art dans l'utilisation «*des matériaux authentiques en harmonie avec l'architecture et l'histoire du château*» *qui permit de retrouver les proportions d'origine c'est-à-dire celles du pavillon de chasse des Perdrier* [XVe-XVIe siècle] *constitué d'un corps de logis flanqué de ses quatre tours féodales*» tel qu'on peut l'admirer aujourd'hui.

Demeure privée, meublée et habitée. Accueil chaleureux. Riches commentaires historiques. On ne peut que conseiller d'y faire un détour culturel, d'autant plus que les groupes, à l'issue de la visite, se voient servir un rafraîchissement dans la cave à vins. Tout naturellement «Triel Mémoire & Histoire» s'est soumis à l'épreuve amicale avec résignation.

Généalogie et histoire locale à Meulan-en-Yvelines

«*L'Histoire se raconte à travers la généalogie*» titrait le *Courrier des Yvelines* du mercredi 20 novembre 2013. Cette affirmation Maryse Roullot et Dominique Lemaître nous la rappellent souvent pendant les ateliers qu'elles organisent pour TMH à la bibliothèque de Triel. Elles nous l'ont prouvé cette fois en invitant les membres de TMH à l'exposition-conférence qu'organisait l'AGHYN (Association généalogique et historique des Yvelines Nord) dans les bâtiments de l'ancienne ferme du Paradis à Meulan-en-Yvelines.

Conférences historiques sur la construction navale à Meulan, la vie sous le Second Empire et les multiples histoires de familles ont permis aux visiteurs d'approcher quelques secrets d'époques anciennes souvent pleines de mystères. La curiosité aidant chacun a pu approcher le souvenir de lointains ancêtres célèbres ou non mais toujours intéressants. Car en associant le présent et le passé dans des expositions individuelles, les membres de l'association ont rendu vivante cette discipline (la généalogie) qui éveille autant le désir d'apprendre que le goût d'en savoir toujours plus sur ceux qui nous ont précédés.

Animations

Un rallye pédestre à Triel

En 2012 l' «ACV, la mémoire de Villennes», association animée par Michel Kohn avait organisé un rallye pédestre qui a eu beaucoup de succès. Le 28 septembre ce fut TMH qui invita les habitants de toutes les communes de la Communauté d'agglomération des Deux Rives à venir parcourir rues, sentes et quartiers triellois.

Les arrêts permettant d'observer ici une architecture, là un détail insolite ne manquent pas. Traverser Pissefontaine, un hameau qui était autrefois une ancienne seigneurie royale puis une commune libre jusqu'en 1793, n'a laissé personne indifférent surtout que les organisateurs ont eu la bonne idée d'installer le premier point de contrôle chez Pascal, le bar bien en vue place Courroyer.

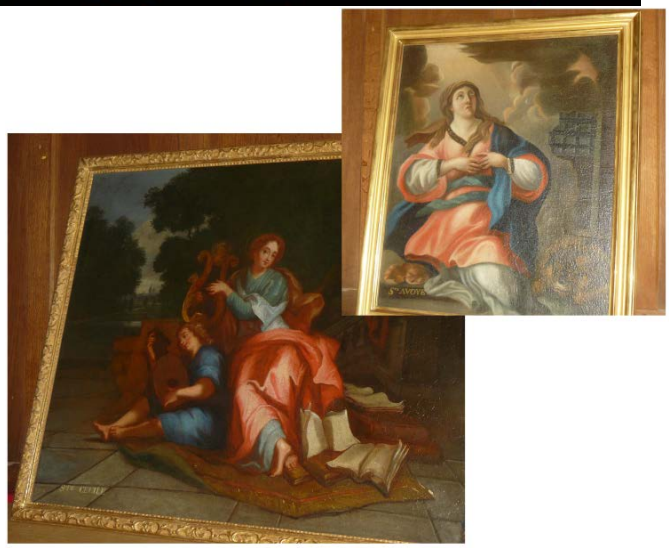
Les questions, photos mystères comprises, faisaient référence à l'histoire des lieux mais s'adressaient surtout au sens de l'observation des participants parmi lesquels de nombreux habitants de Triel, (re) découvraient certaines célébrités comme le poète Paul Fort, autoproclamé «Prince des poètes». Il avait célébré le vin de Triel. Plus loin chacun put situer deux villas qu'habitèrent ici, l'écrivain-dramaturge-pamphlétaire Octave Mirbeau, là Jeanne Rozerot, la mère de la «seconde famille» d'Emile Zola.

Les 18 équipes furent aussi amenées à traverser le cimetière, passer sous la voûte de l'église, y examiner certains vitraux et admirer son architecture insolite. Puis plus loin, rêver à l'emplacement de l'ancienne auberge de l'image Saint-Martin et admirer les bords de la Seine où des questions leur rappelèrent qu'un ancien pont y traversa le fleuve pendant un siècle.

Personne ne s'étant perdu, enfin, après les épreuves ce fut l'arrivée et la remise des prix par la présidente de TMH Danièle Houllemare. Distribution inattendue : des invitations au restaurant le «*Saint-Mart*in», des places gratuites offertes par les Comédiens de la Tour au théâtre Octave-Mirbeau et des bouteilles de vin de Triel (récolte 2007), offertes par M. Fouquereau, vigneron amateur qui maintient la tradition de ses ancêtres… Après l'effort, voilà des récompenses bien gagnées.

Les journées européennes du Patrimoine 2013

Cette année à Triel ce sont plusieurs sites qui ont été mis en valeur à l'occasion de ce week-end consacré aux visites et à la découverte, un partenariat entre Triel, Mémoire et Histoire et la municipalité de Triel. Des lieux, l'église, sa voûte, sa crypte et ses vitraux du XVIe siècle, une balade dite «*des trois ponts*» qui rappelle que la rive gauche n'a pas toujours été reliée à Triel-Bourg sur l'autre rive par un pont ; une exposition inédite à la bibliothèque municipale sur le thème des « *Rues, chemins, sentes de Triel… toute une histoire !* » et aussi la conférence sur le thème favori de Daniel Biget et des Triellois : «*Les mystères du trésor de Jacques II à Triel… histoire ou légende ?*».



Deux tableaux restaurés sont revenus récemment à l'église St Martin de Triel représentant Sainte Cécile et Sainte Avoye.

Animations

TMH à l'école élémentaire Camille Claudel

Pour la troisième année consécutive, nous avons eu le plaisir de rencontrer les écoliers et l'équipe pédagogique de cet établissement scolaire élémentaire. Dans une ambiance détendue mais studieuse, nous leur avons présenté plusieurs sujets sélectionnés à partir de nos propositions, ou à la demande d'un enseignant. Ainsi, nous avons évoqué «l'école d'autrefois» avec son tableau noir, ses leçons de choses, ses blouses, «les nourrices au temps de la royauté», en s'arrêtant plus particulièrement sur celles de Louis XIV et de Monsieur, frère du roi ; il fallait voir l'étonnement des enfants à l'évocation du manque d'hygiène pour les nourrissons ! Nous avons aussi visité les maisons des anciens Triellois, celle d'un vigneron du XVIIe siècle, grâce à un inventaire après décès, celle d'un artisan par le biais d'un acte de vente ou bien encore les belles meulières construites sur le coteau, après l'arrivée du chemin de fer. Enfin, nous leur avons fait rencontrer « les laveuses aux lavoirs » avec leur brouette de linge, frottant énergiquement chaque morceau avec la brosse en chiendent et le savon de Marseille !

Merci aux enfants pour leur attention, leurs réactions et nos remerciements à l'équipe pédagogique pour leur efficace préparation à nos interventions.

Nous avons été ravis d'accompagner dans la continuité ce projet pédagogique et nous devrions poursuivre cette action de terrain, l'an prochain, dans une autre école trielloise !

Les causeries du lundi aux Tilleuls

Depuis plusieurs années maintenant, nous retrouvons un lundi sur deux (hors vacances scolaires) les résidents intéressés par nos présentations. Chaque sujet s'accompagne de commentaires soutenus par la projection d'un power- point. Notre propos est divers, ainsi, cette année nous les avons entrainés en Bretagne, en remontant les canaux, nous leur avons raconté des légendes de Noël et l'origine des étrennes, puis plus tard, nous sommes partis en balade sur la Seine en remontant de sa source jusqu'à Troyes où nous avons fait une courte visite. Au printemps, nous leur avons permis de retrouver des souvenirs d'enfance à l'évocation des lavoirs et laveuses d'autrefois. Enfin, nous sommes partis en images jusqu'en Terre Sainte, pour trois belles séances très appréciées….

Quelle récompense que d'entendre l'un d'entre eux évoquer quelques souvenirs lointains, où de voir apparaître sur leur visage, trop souvent fermé un sourire. Nos causeries débordent au- delà du lundi, et permettent de nourrir les conversations et d'échapper à un horizon restreint.

La chapelle Sainte Anne près de la maison de retraite les Tilleuls.

Patrimoine

La chapelle Sainte Anne préservée

Chapiteaux de la chapelle Sainte-Anne, vestiges de l'ancien prieuré et datant environ du XIIe siècle.

Patrimoine triellois méconnu, parce que sise à l'intérieur de la parcelle occupée par la Maison de Retraite «Les Tilleuls», en retrait dans la rue Charles Dupuis, cet édifice discret, peut s'enorgueillir d'avoir retenu toute l'attention du service de la protection du Patrimoine.

En effet, notre association a initialisé une démarche de protection, en décembre qu'un arrêté de protection a été dressé le 11 décembre 2013, par les services de la préfecture de la région Ile-de-France.

D'après le Cartulaire de l'hôpital datant du XVIIe siècle, conservé aux archives municipales, le lieu était primitivement propriété du Prieuré des Saints Innocents, qui dépendait de l'Abbaye de Fécamp.

Ce site fut utilisé en 1712 pour permettre le transfert de l'Hôpital royal créé en 1674, rue de Seine, par Monsieur, Philippe d'Orléans, frère du Roi Louis XIV et son épouse Madame Elisabeth Charlotte, Princesse Palatine du Rhin, l'établissement d'origine étant devenu trop petit et vétuste.

Un décret de Jacques Nicolas Colbert, Archevêque de Rouen, daté du 3 janvier 1707, précisait que les malades y trouveraient «*un lieu très sain, très commode, très convenable aux pauvres malades tant par ses bâtiments, cours, jardins en belle situation, qu'à cause de la chapelle où les convalescents pourront entendre la Sainte Messe*.»

Cette chapelle romane a conservé deux piliers ornés de chapiteaux joliment ouvragés et une voûte en berceau dont la peinture a été redécouverte en 1994, à l'occasion d'une restauration, à la suite d'une souscription lancée par Amour Quijoux, Maire de l'époque, auprès des Triellois.

Il faut noter que la chapelle, est inscrite au titre des monuments historiques, en totalité, «*considérant que les chapiteaux de la chapelle Sainte-Anne, vestiges de l'ancien prieuré et datant environ du début du XIIe siècle, présentent au point de vue de l'histoire et de l'art un intérêt suffisant pour en rendre désirable la préservation, en raison d'une part de leur facture, de leur ancienneté et de leur rareté, d'autre part de leur intérêt au regard de l'histoire de l'architecture religieuse et de son développement en Ile-de-France.*»

Prochaine étape : lancer une souscription avec le label de la Fondation du Patrimoine pour la restauration de la chapelle à l'identique et sa mise en valeur extérieure, avec un appel à tous les Triellois amoureux des «vieilles pierres chargées d'Histoire» !

Le parcours «Découverte du patrimoine triellois»

Notre objectif a toujours été de partager notre passion pour l'histoire locale avec tous les Triellois et de mettre en valeur le patrimoine de notre commune. Aussi, le projet de réalisation d'un circuit balisé des principaux lieux « marquants » de la vie de la cité est depuis l'origine de l'association dans nos cartons…C'est donc sur ce thème que TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE a répondu à l'appel à projet lancé fin juin 2012 à toutes les associations trielloises.

Nous avons proposé la réalisation d'un ensemble de panneaux, au format 60 x 40 cm, sur des supports adaptés, résistants aux UV et au vandalisme, et posés avec le concours des services techniques de la ville. D'abord, sur le périmètre du centre-bourg et ensuite, en fonction des moyens financiers disponibles, sur les quartiers périphériques.

Notre projet a été retenu par le jury avec une subvention de 2600 € affectée à sa réalisation. Compte tenu des coûts de fabrication, c'est un budget de près de 10 000 € qu'il nous faut rassembler. Nous avons donc lancé des demandes dans toutes les directions : Etat, Région, Département et entreprises privées, dans le cadre du mécénat. Notre député, Arnaud Richard a obtenu d'ores et déjà l'accord du Ministère de la Culture. Sans attendre, un groupe de travail s'est constitué sur ce thème et le maquettage des textes et de l'iconographie est terminé. Il ne reste plus qu'à dénicher le meilleur prestataire pour passer du concept à la réalisation concrète…et à séduire tous ceux qui souhaiteront nous aider et joindre leur logo au nôtre au bas de chaque panneau… Et il ne restera plus qu'à fixer la date de l'inauguration !